

RENAUD
DÉLY

Anatomie
d'une trahison

La gauche contre le progrès



Anatomie d'une trahison

Du même auteur

- Histoire secrète du Front national*, Grasset, 1999.
- Les Tabous de la gauche*, François Bourin éditeur, 2006.
- Que restera-t-il des années Chirac ?*, Milan, 2007.
- Sarkozy et l'argent roi*, avec Didier Hassoux, Calmann-Lévy, 2008.
- La Guerre des ex*, Éditions du Moment, 2008.
- Besancenot, l'idiot utile du sarkozysme*, François Bourin éditeur, 2009.
- Brèves de football*, François Bourin éditeur, 2010.
- Tous les coups sont permis. De Mitterrand à Sarkozy, la violence en politique*, avec Henri Vernet, Calmann-Lévy, 2011.
- La Droite brune UMP-FN. Les secrets d'une liaison fatale*, Flammarion, 2012.
- Les années 30 sont de retour. Petite leçon d'histoire pour comprendre les crises du présent*, avec Claude Askolovitch, Pascal Blanchard et Yvan Gastaut, Flammarion, 2014.
- Frères ennemis. Sarkozy, Juppé, Hollande, Le Pen : l'hyper-violence en politique*, avec Henri Vernet, Calmann-Lévy, 2015.
- La Vraie Marine Le Pen. Une bobo chez les fachos*, Plon, 2017.
- Les Macron du Touquet-Élysée-Plage*, avec Marie Huret, Le Seuil, 2020.
- Le Grand Saut*, JC Lattès, 2021.

Renaud Dély

Anatomie d'une trahison

La gauche contre le progrès

L^{Éditions de}
O_{bservatoire}

ISBN : 979-10-329-0817-4
Dépôt légal : 2022, mai
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2022
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Tout parti vit de sa mystique et meurt
de sa politique. »

Charles Péguy

« Il ne faut avoir aucun regret pour le
passé, aucun remords pour le présent, et
une confiance inébranlable pour l'avenir. »

Jean Jaurès

Introduction

La grande peur de l'avenir

Comment en sommes-nous arrivés là ?

Pourquoi la gauche française, déjà durablement éloignée du pouvoir, risque-t-elle de sortir de l'histoire politique, et électorale, de notre pays ?

Comment s'est-elle retrouvée en pareil état de déliquescence ?

Pourquoi ce camp qui avait arrimé son destin, depuis l'avènement des Lumières au XVIII^e siècle, à la marche du progrès, est-il désormais pris à contre-pied par l'Histoire ?

De crises en soubresauts, le monde évolue, la France continue de changer. La gauche, elle, s'est figée. Recroquevillée dans une éternelle nostalgie. Hors-sol, coupée du réel. La gauche a pris peur.

Engluée dans des règlements de comptes suicidaires qui l'incitent à toujours rechercher les « traîtres » responsables de son naufrage, ceux qui sont « moins purs », moins à gauche, ralliés à la « gauche molle » ou, pire encore, agents du « social-libéralisme » !

Utiles anathèmes qui permettent de ne jamais ausculter les vraies raisons de sa liquéfaction.

Au fond, il y a bien longtemps que la gauche française ne pense plus.

La raison cède trop souvent le pas à l'émotion, la nuance à la vindicte, l'échange à l'excommunication.

Engloutie par sa bile, cette gauche-là ne débat plus, elle jauge, et juge. Elle détourne les yeux des enjeux qui menacent son confort intellectuel. La morale tient lieu d'analyse.

Ainsi, les questions régaliennes la plongent dans des abîmes de perplexité et d'impuissance. Les angoisses identitaires suscitent des torrents d'indignation. Et ceux qui s'en préoccupent ont quitté son univers mental. Les classes populaires sont peu à peu sorties de son cadre depuis qu'une bonne partie vote pour l'extrême droite. Irrécupérables. Définitivement perdues pour la (bonne) cause, celle de la gauche « ouverte » et « tolérante » du « vivre-ensemble ». Cette gauche-là ne se confronte plus à ceux qui sont dans l'erreur. Elle abandonne tout effort de pédagogie pour les reconquérir. Et exclut l'opinion dissidente sans même l'étudier ni la déconstruire.

Par naïveté ou par cynisme, elle sacrifie l'intérêt général pour complaire à quelques revendications communautaires. Et exalte le différentialisme et le culte des minorités au détriment de ce qui bâtit du commun.

Pour traiter de l'urgence climatique, l'incontournable défi de ce XXI^e siècle, elle se vautre dans le catastrophisme et la quête de coupables à châtier, plutôt que d'ouvrir des chemins d'espoir pour le monde d'après. Cette gauche-là a perdu foi en l'homme autant qu'en la science. Elle a tourné le dos au progrès, car elle est terrifiée par l'avenir.

Depuis le XVIII^e siècle, la gauche, c'était pourtant les lendemains qui chantent, et parfois déchantent lorsque ses illusions se fracassaient sur le mur du réel. Des slogans toujours généreux, enthousiastes, souvent excessifs, parfois déconnectés... « L'imagination au

pouvoir ! », « Demain, on rase gratis ! », « Changer la vie ! »

Une certaine idée de l'utopie qui se heurtait souvent, c'est vrai, aux contraintes économiques et financières, se cabrait devant l'obstacle, rebroussait chemin, mais toujours repartait à l'assaut, déployant encore et toujours la volonté d'agir pour changer le cours de l'Histoire et transformer la société pour l'améliorer.

Bref, la gauche, c'était d'abord un espoir, un grand vent d'optimisme, une foi en l'avenir.

Au fil du temps, et des soubresauts de l'Histoire, ce messianisme a parfois pris des tournures totalitaires, comme l'a tragiquement illustré le naufrage des régimes communistes d'Europe de l'Est.

Il n'en reste pas moins que la gauche était, toujours, l'expression d'une confiance dans le futur et dans l'avènement d'un monde meilleur.

C'était aussi l'adhésion au mouvement, non pas au simple « bougisme », pour reprendre l'expression utilisée par le philosophe Pierre-André Taguieff¹ pour dénoncer la frénésie sans but ni contenu qui pour certains tient lieu d'appartenance à la modernité, mais la mise en œuvre d'un « mouvementisme » doté d'un sens, et même d'un double sens, c'est-à-dire à la fois un contenu et une direction.

Le mouvement, depuis plus de deux siècles, c'est le moteur de la gauche par opposition au conservatisme prôné par le camp d'en face. Un clivage indépassable qui instaure, selon François Goguel, pionnier de la sociologie électorale, la lutte entre « le parti du Mouvement et celui de l'Ordre établi » et l'érige en colonne

1. Pierre-André Taguieff, *Résister au bougisme*, Mille et une nuits, 2001.

vertébrale de la vie politique, un combat structurant qui atteint son apogée sous la III^e République¹.

Cette gauche-là, celle du mouvement et de l'optimisme, est à cent lieues de celle du XXI^e siècle si prompte, hélas, à disqualifier l'adversaire pour mieux l'exclure du champ démocratique et à prononcer des anathèmes qui ne font que l'éloigner un peu plus de sa vocation universaliste.

Cultivant le fameux précepte léniniste selon lequel le parti se renforce en s'épurant², cette gauche jivarisée collection 2022 ne fait que s'affaiblir en écartant le doute et l'échange pour s'enfoncer un peu plus profond dans ses certitudes. Et tourner le dos à l'avenir, donc au progrès.

Souvent, elle tente de masquer son renoncement dans des trémolos d'indignation, dérisoire cache-sexe de son impuissance politique. Ces postures simplistes et manichéennes ne pèsent guère pour appréhender la complexité d'un réel mouvant. Car la mondialisation est venue bousculer la marche du progrès. Face à ce défi, plutôt que de canaliser et de domestiquer ce nouveau cours pour en reprendre le contrôle, la gauche s'est repliée sur elle-même.

Hostile par principe à la « réforme », elle a enclenché la marche arrière pour s'arc-bouter sur la défense pure et simple de ce qu'elle a baptisé les « acquis ».

1. François Goguel, *La Politique des partis sous la III^e République*, Le Seuil, 1946.

2. « La lutte intérieure donne au parti la force et la vitalité : la preuve, la plus grande de la faiblesse du parti, c'est son amorphisme et l'absence de frontières nettement délimitées ; le parti se renforce en s'épurant... » (extrait d'une lettre de Lassalle à Marx, du 24 juin 1852, citée en exergue de *Que faire ?*, de Lénine, 1902).

Une lente évolution à l'issue de laquelle, en 2017, la gauche française s'est fait dérober le totem du progressisme par un ministre sorti de ses rangs, à défaut d'en partager les convictions : Emmanuel Macron, un homme qui ne se réclamait pas de ce camp, et a toujours récusé le clivage droite/gauche en répétant qu'il n'était pas socialiste. Profitant de l'inertie de l'adversaire, le macronisme a pu annexer l'idée de progrès en lui donnant un contenu, individualiste et libéral, en rupture avec le sens du collectif et de l'intérêt général qui constituait l'ADN de la gauche.

« Le premier principe du progressisme » est de « maximiser les possibles des individus présents et futurs », écrivent par exemple David Amiel et Ismaël Emelien, deux des plus proches conseillers d'Emmanuel Macron dans un « manifeste » supposé établir les fondamentaux de la doctrine du pouvoir¹. « Maximiser les possibles : cela signifie que la mission des progressistes est de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour élargir les opportunités et les perspectives des individus. Pour leur permettre d'aller au bout de leurs talents, de leurs capacités : les aider à suivre des études plus prometteuses ou plus longues, récompenser l'engagement pour les autres ou la création artistique, soutenir la recherche scientifique, etc. [...] Les progressistes ne s'adressent plus à des classes sociales, mais à des personnes. »

Si c'est cette approche bien particulière du « progressisme » que le macronisme a réussi à imposer, c'est qu'à force de s'éloigner du réel et de penser la mondialisation, la gauche a été incapable d'aménager et ainsi de sauver sa vision du progrès. Comme la nature,

1. David Amiel et Ismaël Emelien, *Le progrès ne tombe pas du ciel*, Fayard, 2019.

l'idéologie a horreur du vide et le projet macroniste n'a fait que suppléer la pensée de gauche française en faillite.

Par le passé, elle avait pourtant déjà subi nombre de défaites, parfois même de véritables raclées électorales. Après chacune d'entre elles, la gauche, envahie par le doute, avait recherché dans son identité originelle les ressources nécessaires à l'élaboration d'un nouveau projet authentiquement « de gauche ».

Sa vocation gouvernementale n'avait rien d'une évidence. Elle fut longtemps réfutée par Jean Jaurès. Au pouvoir, Léon Blum rêvait de réformes qui laissent « une trace éblouissante » lors du Front populaire, et il dut se résoudre à la « pause » dès 1937. François Mitterrand enclencha le « changement » au printemps 1981 et fut contraint de prendre, dès 1983, le « tournant de la rigueur » pour ouvrir une nouvelle période que Lionel Jospin, alors premier secrétaire du PS, qualifia de « parenthèse¹ ».

« Chaque cycle de pouvoir débute ainsi par la réaffirmation de la doctrine, puis une fois au pouvoir, par un malaise croissant débouchant sur une critique de l'action gouvernementale, des désillusions et l'appel à un retour aux sources avec la réaffirmation d'une volonté de rupture », écrivent Alain Bergounioux et Gérard Grunberg².

Déçue, désabusée, chahutée par l'exercice du pouvoir, la gauche oscillait entre « ambition » et « remords » pour

1. « Est-ce une “parenthèse” ? Je dirais plutôt que c'est un passage qui nous a amenés à infléchir notre politique, et il est trop tôt pour dire quand cette parenthèse sera refermée » (Lionel Jospin au congrès du PS de Bourg-en-Bresse d'octobre 1983).

2. Alain Bergounioux et Gérard Grunberg, *L'Ambition et le Remords. Les socialistes français et le pouvoir (1905-2005)*, Fayard, 2005.

reprendre la formule de ces deux auteurs. Mais jamais elle ne baissait les bras. Jamais elle n'abandonnait la volonté de reconquérir ce pouvoir si difficile à exercer pour changer le réel. Tant bien que mal, la gauche avait fini par acquérir ce trésor que l'on baptise « culture de gouvernement ». Ce temps-là est révolu. La gauche française a quitté le champ du réel pour se réfugier dans son monde à elle. Loin de la marche du temps.

L'explication brandie par ses nouveaux prêtres, c'est que le progrès aurait changé. Il serait devenu nuisible.

La crise climatique, l'épuisement des ressources de la planète comme l'impact de la mondialisation dans tous les domaines (économique, social, démographique ou numérique) et les tensions identitaires qui en découlent, tout cela démontrerait que c'est l'Histoire qui a tort, quand la gauche, elle, aurait toujours raison. « Puisque le peuple vote contre le gouvernement, il faut dissoudre le peuple », écrivait Bertolt Brecht.

Puisque le progrès est désormais contre la gauche, il faudrait dissoudre le progrès... Ultime pirouette d'un camp bouffi de certitudes pour tourner le dos à l'avenir.

C'est vrai, le progrès n'est pas un culte. Il ne se décrète pas. La marche du temps n'est pas inéluctablement bonne. L'Histoire est faite d'avancées et de régressions. Le progrès n'est constitué que de ce que l'homme en fait. C'est lui qui lui donne sens et contenu.

En revanche, les outils pour le façonner, pour lui donner corps, sont éternels : le savoir, la connaissance, la raison ou encore la science. Les buts à atteindre sont eux aussi immuables : l'émancipation, l'universalisme ou encore la laïcité.

C'est parce que la gauche les a abandonnés qu'elle a tourné le dos à l'avenir.

Et trahi le progrès.

Cette trahison mérite qu'on l'analyse, qu'on la dis-
sèque, qu'on en extirpe les organes afin d'identifier les
maladies qui l'ont rongée, jusqu'à sa mort clinique.
C'est l'entreprise de ce livre.

Chapitre 1

Une si longue histoire d'amour

La gauche commence toujours demain. C'est une promesse, un espoir, un horizon. Depuis ses origines, elle échafaude des hypothèses, débroussaille des chemins escarpés, esquisse les contours d'un futur incertain, trace une voie à suivre pour bâtir des lendemains meilleurs.

Ses contempteurs l'accusent de tirer des traites sur l'avenir sans compter ni se préoccuper du mur du réel ; d'autres moquent sa propension à verser dans une forme d'utopie naïve.

Au-delà de ces critiques, parfois légitimes, souvent excessives, la gauche, c'est vrai, se conjugue au futur.

Elle croit au mouvement, communique dans le culte du changement et, pour tout dire, se prosterne devant l'idée du progrès.

C'est sa nature, son identité, son ADN.

« Les hommes de gauche ont en partage une certaine représentation du temps ; d'un temps orienté vers l'avenir, porteur de progrès ; conviction fondée sur la raison et l'analyse de l'histoire de l'humanité », écrit historien Alain Corbin en conclusion du premier tome de *l'Histoire des gauches en France*. « L'homme de gauche, tel qu'il nous apparaît, se sent investi d'une mission, dans la mesure où l'idée de progrès induit la nécessité de le

promouvoir, impose une action, un combat en faveur du mouvement contre une résistance, perçue comme une réaction¹. »

Cet homme de gauche est profondément historicisé. Il a des références inscrites dans le passé de notre pays. Elles constituent l'humus de ses convictions. Cet héritage, c'est d'abord l'esprit des Lumières du XVIII^e siècle et la rupture politique qui en découla, la Révolution de 1789.

La gauche n'a de cesse de se retourner vers ce passé glorieux pour en vénérer le souvenir et en perpétuer l'apport.

Mais attention, elle ne rêve pas de retour en arrière. Elle ne cultive pas la nostalgie d'un âge d'or disparu. Elle n'est pas du genre à succomber au spleen en morpillant dans cette madeleine du passé. La gauche ne fantasme pas un paradis perdu. Le sien est au contraire à construire toujours demain. La gauche rêve d'édifier un ordre nouveau. Fondé sur la raison, tourné vers l'avenir et débarrassé de toute sujétion à une hypothétique providence.

« Être de gauche, c'est nourrir la conviction que l'histoire est intelligible et prédictive ; et qu'elle détermine une attitude permanente de désir et d'attente fondée sur la conscience d'un déficit du présent, poursuit Alain Corbin. Attente notamment d'une autre organisation humaine, visant à l'intérêt du plus grand nombre, assortie d'une attitude compassionnelle face à l'injustice ; désir et attente d'un nouvel arrangement social, d'une nouvelle harmonie qui pourrait être étendue au monde car elle serait bonne pour lui². »

1. Alain Corbin, « L'homme de gauche au XIX^e siècle », in Jean-Jacques Becker et Gilles Candar (dir.), *Histoire des gauches en France*, vol. 1, La Découverte, 2005.

2. *Ibid.*

De là, la conviction de la gauche d'être investie d'une mission civilisatrice à l'égard de l'ensemble de la société, et même de l'ensemble du genre humain. Une tâche de vaste ampleur qui repose sur le développement de l'instruction publique et de la science, et qui participera même, pour une frange de la gauche du XIX^e siècle, à l'apologie de la colonisation.

Lumières et progressisme

Cette croyance en l'homme et en ses capacités de se perfectionner s'enracine dans le siècle des Lumières. Cette foi s'est développée à mesure que s'affaiblissait la croyance en une providence divine : un irrésistible mouvement de balancier allait lui substituer l'émancipation de l'individu, peu à peu affranchi de la soumission à un être supérieur. L'apprentissage de son autonomie puis de sa liberté, et sa volonté de construire coûte que coûte sa trajectoire indépendamment d'un destin jusque-là soumis à l'existence d'un au-delà, tout cet échafaudage délimite un terrain, celui du progrès, que la gauche française s'est approprié dès la fin du XVIII^e siècle et qu'elle s'est employée à occuper pendant plus de deux siècles.

L'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, ouvrage de Condorcet publié en 1795, tisse les tout premiers liens entre cette idéologie du progrès et le camp de ce que l'on se mettra bien plus tard à appeler la gauche.

Le philosophe y développe une vision de l'Histoire pour la première fois fondée sur « une progression continue vers un but déterminé ». Le progrès, c'est la

marche en avant de l'humanité guidée par la raison universelle vers la lumière, c'est-à-dire la recherche de la vérité et du bonheur. Condorcet constate que « la nature n'a marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines ».

Pour l'illustrer dans son œuvre à l'ambition prométhéenne, il s'efforce d'amasser, de consigner et de mettre en perspective tout le savoir de son époque. Condorcet décrit un avenir scandé par une succession de découvertes scientifiques et techniques, un déploiement sans limites des ressources de la raison et de la connaissance, et éclairé par le rôle prépondérant de l'éducation.

Et de prophétiser qu'il « arrivera un moment où le soleil n'éclairera plus, sur la Terre, que des hommes libres, et ne reconnaissant d'autre maître que leur raison ».

On le voit, sous la plume de Condorcet, ce sont « les progrès de l'esprit humain » qui sont gages de cette marche en avant. Les progressistes ont pour mission de s'atteler à combattre l'ignorance et la peur en ouvrant le grand chantier jamais achevé de l'éducation populaire.

Au fil du XIX^e siècle, la croyance dans ce progrès infini se répand jusqu'à irriguer toutes les sensibilités qui peuvent se réclamer, selon des modalités diverses, du camp du progrès, des libéraux aux socialistes, en passant par la gauche républicaine. Jules Ferry comme Karl Marx, en passant par Georges Clemenceau, Jean Jaurès et jusqu'à Léon Blum, tous ceux-là adhèrent, avec plus ou moins de fougue et de foi, à cette religion du progrès qui s'impose comme une évidence.

Certes, la conviction marxiste selon laquelle le progrès finira nécessairement par libérer les travailleurs qui prendront possession des machines est souvent battue

Chapitre 3. La gauche identitaire.....	77
Le steak-frites est-il de droite ?	79
Le vin, étendard du progrès.....	85
Cette gauche qui renie le drapeau tricolore...	90
L'État, irremplaçable garant d'unité	94
Les mirages du communautarisme.....	98
Les périls de l'offensive du « wokisme ».....	102
La laïcité trahie	106
L'interminable querelle du voile.....	110
La conversion à l'islamo-gauchisme.....	112
La fracture du défilé contre l'islamophobie...	116
Chapitre 4. La gauche contre le peuple	121
Les Ouïghours avant les prolos	121
Une gauche sans frontières... et sans racines...	125
Quand le lepénisme séduit à gauche... ..	129
La France de l'« insécurité culturelle ».....	133
La gauche culturaliste contre la feuille de paye.....	137
Des minorités pour remplacer le peuple	139
La France de demain contre la gauche d'hier.....	141
La trahison des élites progressistes	145
Chapitre 5. La gauche catastrophiste.....	153
Des grandes peurs millénaristes aux délires collapsologues.....	153
Noir c'est noir, il n'y a plus d'espoir.....	159
« Grand soir » contre « petits pas ».....	163

<i>Table</i>	191
La gauche <i>Hibernatus</i> et le modèle amish.....	167
De l'apocalypse nucléaire à l'écologie punitive	170
Conclusion. Le plaisir du réel	177
Remerciements	187